

Urgence d'une politique à Montréal pour les ateliers d'artistes

Pierre Blanchette

Volume 46, numéro 186, printemps 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/52908ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Blanchette, P. (2002). Urgence d'une politique à Montréal pour les ateliers d'artistes. *Vie des Arts*, 46(186), 45–47.

La médiation du geste manuel par l'image vidéographique produit une représentation du travail de l'art habitée de ses tensions actuelles. L'image vidéo se transforme en point de vue sur le travail manuel.

Ces œuvres de Serge Tousignant et Martin Boisseau se fondent sur un rapport réfléchi au travail de l'art et à l'atelier, un travail où la dimension analytique et autoreflexive se trouble dans la magie d'une illusion et

rejoint un réseau de questions concernant notamment le corps, la machine, le savoir.

Les termes « atelier » et « travail de l'art » ont été employés de manière confondue. Ce n'est pas sans raison car l'atelier n'est pas entendu strictement comme un espace physique particulier. L'atelier est d'abord un moment de travail lié au développement d'une pensée, une pensée qui dégage l'horizon changeant que demeure l'atelier. □

¹ Jacqueline Lichtenstein, *La couleur éloquente. Rhétorique et peinture à l'âge classique*, Paris, Flammarion, 1989.

² Svetlana Alpers, *L'atelier de Rembrandt. La liberté, la peinture et l'argent*, chapitre premier, *La touche du maître*, Paris, Gallimard, 1991, p. 34-61.

³ « Le style rugueux, loin de séduire le courtisan imaginaire et connaisseur, écrit Svetlana Alpers, était jugé relevant du passé et, au moins en ce qui concernait Rembrandt, il paraissait entaché du travail en atelier », *Ibid.*, p. 39.

⁴ Voir au sujet de ces paradoxes Antoine Compagnon, *Les cinq paradoxes de la modernité*, Paris, Éditions du Seuil, 1990.

⁵ Chez Tousignant, comme nous le verrons plus loin, l'installation est aussi présente. Cependant elle ne participe au mode de présentation de l'œuvre mais se situe au plan de sa production.

⁶ Comme l'œilleton guide le regard lancé vers une anamorphose.

Urgence d'une politique à Montréal pour les ateliers d'artistes

Pierre Blanchette

À INTERVALLES PLUS OU MOINS

RÉGULIERS, LES MÉDIAS TÉMOIGNENT

D'HISTOIRES D'ARTISTES ÉVINCÉS DE LEUR

QUARTIER, EXPULSÉS DE LEUR ATELIER

ET DE LEUR LOGIS; À CROIRE QU'IL S'AGIRAIT

D'UNE FATALITÉ, EN SOMME UN DES ALÉAS

DE LA VIE D'ARTISTE.



Pierre Blanchette

Que l'on se souvienne de la saga judiciaire qui opposa entre 1994 et 1999, les nombreux artistes locataires à un promoteur qui voulait les déloger, allant même jusqu'à couper le chauffage en plein hiver, dans un immeuble autrefois industriel au 4530 de la rue Clark. Cinq ans de démêlés. Des dizaines d'articles ont été écrits à ce sujet, on a organisé des soirées de solidarité et que voit-on aujourd'hui sur la façade maintenant respectable du même immeuble? Luxueux lofts condominiums, style new-yorkais! Le style artiste quoi! mais plutôt celui des magazines que celui de la réalité! Autre cas, il y a

quelques mois à peine. L'affaire, toujours actuelle, se passe aux carrefours des rues Saint-Laurent et Ontario et là encore rue Clark, mais cette fois plus au sud. Une centaine d'artistes ont dû quitter les lieux ou s'apprentent à le faire, forcés, parce qu'un avenir meilleur, plus rentable est promis à tout le quadrilatère.

Le phénomène n'est pas typiquement montréalais, il est propre à toute métropole: San Francisco ou New York par exemple, où les artistes n'ont plus les moyens économiques de résider dans la ville.

Pourtant, les grandes villes attirent les artistes, la ville engendre ses artistes et, juste retour, les artistes façonnent leur ville, ils lui donnent ce que certains appellent un « supplément d'âme », et d'autres « un supplément d'humanité ». Ce sont eux et leur folie ordinaire – voire extraordinaire – qui donnent vie aux quartiers et son caractère à toute la ville.

ICI À MONTRÉAL

Tous se réjouissent du regain économique que Montréal retrouve après des décennies d'un calme qui finissait par être

déprimant. Montréal bouge ces temps-ci, Montréal se transforme rapidement, en profondeur et beaucoup plus qu'il n'y paraît. La ville se reconfigure et la spéculation immobilière repousse toujours un peu plus loin les utilisateurs d'espaces à faible coût tels les artistes en arts visuels. Dans les années soixante-dix de nombreux artistes avaient leur atelier dans le Vieux-Montréal. L'attrait du quartier augmentant les prix, ils durent migrer au début des années quatre-vingt boulevard Saint-Laurent. Certains ont pu récupérer quelques bâtisses en désuétude du Plateau Mont-Royal; d'autres se sont installés dans des bâtiments industriels à Pointe Saint-Charles. À l'heure actuelle, le Plateau Mont-Royal connaît l'une des plus fortes hausses de valeur des propriétés. Un artiste peut-il encore y avoir un atelier?

Une ville peut-elle s'offrir la légèreté de ne pas se préoccuper des lieux où travaillent ses créateurs et dans quelles conditions ils exercent leur métier? Les lieux de culture ne se limitent pas aux grandes machines que sont les musées, les salles de concerts ou de théâtre, ils comprennent aussi les innombrables ateliers où des artistes souvent solitaires vivent et réalisent avec acharnement les productions de la culture d'aujourd'hui et de demain. Or, ces ateliers se raréfient à Montréal; ils rapetissent; ils se font de plus en plus chers. Il n'est pas un mois, pas une semaine où nous n'entendons que tel ou tel artiste cherche un atelier, tiraillé à l'idée que les locaux à prix raisonnables sont trop éloignés des lieux où se situent les enjeux de vie, de création, le centre-ville.

Montréal est-elle prête à voir son centre se vider de ses artistes en arts visuels?

LA VILLE DE QUÉBEC

Il existe des solutions à caractère durable, dépassant le besoin premier des artistes et qui de plus peuvent profiter à l'ensemble de la collectivité. Au cours des années 1980 et 1990, plusieurs villes se sont trouvées confrontées au même problème que Montréal, et ont décidé de légiférer afin de laisser une place aux artistes au cœur même de la ville. Il n'est pas nécessaire d'aller bien loin pour trouver des exemples pertinents, quoique le cas de Paris puisse servir d'exemple.

Bien au fait des effets de synergie que provoque l'arrivée d'artistes dans un quartier, une judicieuse politique muni-

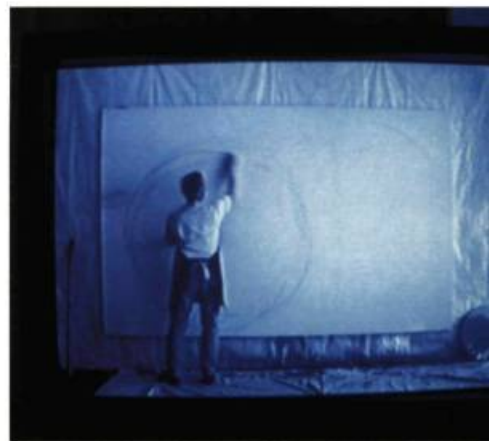
ci-pale a été élaborée à Québec pour dynamiser un endroit qui en avait grand besoin, le quartier Saint-Roch caractérisé jusque-là par un délabrement général.

Après avoir réalisé un magnifique jardin, pôle d'attraction premier, les autorités se sont efforcées de favoriser l'enracinement permanent, le développement et l'insertion au centre-ville d'entreprises culturelles, ainsi que l'installation à demeure des artistes.

Instauré en 1997, avec un investissement de 1 000 000 \$, le programme d'aide à l'acquisition et à la rénovation d'ateliers d'artistes visait à donner aux artistes l'accès à la propriété. Des subventions pouvant aller jusqu'à 30% du coût d'achat d'un bâtiment et égales à 40% des coûts de rénovations étaient disponibles. Entre 1997 et 1998, 10 projets ont vu le jour favorisant ainsi l'implantation au centre-ville de 101 ateliers d'artistes dont 81 nouveaux. La spécificité du programme réside dans le fait que la subvention s'adresse directement à l'artiste et qu'ainsi, il est la première personne qui bénéficie des retombées du programme. Cet investissement lui apporte la stabilité, la sécurité et lui permet de se doter d'un espace de création et de production fixe et adapté aux besoins de son travail créateur. La rénovation de bâtiments désuets et désaffectés a attiré des résidents, des travailleurs et des travailleuses qui se sont installés dans le quartier: leurs habitudes, leur consommation font vivre les commerces et leur présence accroît la sécurité générale. D'autres investisseurs se sont également engagés dans la rénovation résidentielle parce qu'ils ont senti qu'un souffle nouveau et une nouvelle vie animaient le quartier. Et le programme se poursuit!

QUELQUES PISTES POUR DES SOLUTIONS DURABLES

Il serait tentant d'imaginer les mêmes solutions à Montréal, mais notre réalité ne ressemble pas à celle de Québec, et encore moins à celle de Paris. L'une des grandes caractéristiques de Montréal est d'être le pôle d'attraction et de rayonnement de la culture d'expression française en Amérique, une véritable capitale culturelle au sein d'un contexte urbain où l'économie de marché est fort concurrentielle. Alors comment, en période de spéculation immobilière croissante, faire une place aux ateliers pour



Pierre Blanchette
Autoportrait, à l'atelier, à la lune, 2001
Bande vidéo 6 mn

artistes? On imagine difficilement aujourd'hui qu'un regroupement d'artistes puisse acheter et transformer un immeuble industriel pour y établir des ateliers, comme ce fut le cas en 1981 avec le Vineberg Building, mieux connu sous l'appellation du 4060 Boulevard Saint-Laurent. Pourtant nous pensons que l'une des solutions au problème d'ateliers est l'accès à la propriété.

Que finisse ce temps où les artistes rénovent à leurs frais des espaces locatifs, pour être ensuite évincés. Que cesse cette situation où l'argent durement gagné des artistes et investi dans leurs ateliers serve à faire monter la valeur d'un immeuble. Ne serait-il pas temps de donner aux artistes des moyens d'acquiescer leurs ateliers?

Bien des acteurs sont conviés à enrichir cette réflexion. Je pense d'abord à la nouvelle Ville de Montréal et à ses nouveaux conseils d'arrondissement mais aussi au Ministère de la Métropole, au Ministère de la culture et des communications, à la Société de développement de Montréal, à la Cité du Multimédia, au Conseil des arts et des lettres du Québec, à la Société canadienne d'hypothèques et de logement et, dernier, mais non le moindre, ... le Rassemblement des artistes en arts visuels (RAAV) dont le relatif silence à ce sujet m'a toujours étonné.

Il ne s'agit pas de quêter quelques faveurs parce que notre travail aurait une plus-value d'estime en raison de sa nature culturelle. Il s'agit d'obtenir des outils comme l'on en accorde à d'autres secteurs d'activités économiques mieux organisés. Il pourrait s'agir de subventions à la construction d'ateliers, à la rénovations d'anciens bâtiments

industriels, de crédits de taxes foncières, de programmes d'accès à la propriété d'ateliers ou d'ateliers logements, des mesures politiques où serait engagé tant le secteur public que le secteur privé. Ce serait là un grand pas vers une plus grande autonomie de l'artiste, une façon de rendre moins précaire ses conditions de vie et de travail. Ce serait aussi garder les artistes de Montréal dans la ville. Nous sommes sur le Plateau Mont-Royal, ce quartier dont la qualité et le style de vie en ont fait un endroit recherché. Imagine-t-on notre futur arrondissement vidé de ses artistes? Ce jour n'est peut-être pas loin. En quelques mois ils se sont déplacés en nombre du centre-ville et du faubourg des Récollets, aux limites nord du Plateau dans des immeubles de manufactures. Quel sera leur prochain refuge?

JE TERMINERAI SUR UNE AUTRE QUESTION

Imaginons un quartier idéal, immeubles neufs jouxtant d'anciennes bâtisses industrielles rénovées avec goût. L'on aurait donné à ce quartier une fonction spécifique, être un pôle d'activités sectorielles de pointe... pour le multimédia par exemple! Comme tous ces nouveaux cyber-travailleurs voudront se loger à proximité, l'on construira de beaux condominiums à quelques pas de leur travail et puis aussi des restaurants et des bars. Je ne serais pas étonné qu'une librairie ou plusieurs boutiques spécialisées en informatique voient la bonne affaire. Une réalisation dont une ville est fière. Un quartier vraiment branché!

Mais au fond... Iriez-vous habiter là où tous les résidents ont le même profil? □

Je suis un artiste, j'ai un atelier. On prend un café?

Andrew Forster

Traduction: Cécile Latizeau

PERMETTEZ-MOI DE COMMENCER PAR

CITER QUATRE ÉNONCÉS QUI ACCOMPAGNENT

MES ŒUVRES EXPOSÉES ICI, DANS LA GALERIE

DE LA MAISON DE LA CULTURE PLATEAU

MONT-ROYAL:

LE MONDE ME TOUCHE. ET JE M'EXPRIME.

J'ÉTAIS LÀ, TU SAIS.

VOUS ET MOI, TOUJOURS.

JE SUIS UN ARTISTE, J'AI UN ATELIER.

ON PREND UN CAFÉ?

COMMENÇONS PAR CE DERNIER ÉNONCÉ:

PEUT-ÊTRE QUE JE SUIS UN ARTISTE. JE N'AI

PAS D'ATELIER. J'AIMERAIS BIEN PRENDRE UN

CAFÉ. MAIS JE SUIS TRÈS OCCUPÉ.

Dans le domaine des arts visuels, la distinction essentielle entre la « démarche artistique » et le « produit fini » illustre le clivage entre le monde de l'artiste et celui des exposants et du marché. Par définition, l'optique du conservateur ou de tout autre professionnel du secteur considère le potentiel du produit fini plutôt que la démarche créatrice. Le visiteur d'une galerie est néanmoins invité à se concentrer sur ce produit fini. Il demeure libre d'accorder sa préférence à la démarche plutôt qu'au produit fini. La visite de l'atelier par le conservateur ou le collec-

tionneur équivaut à une visite de la « boutique ». Elle se résume à une évaluation des produits exposés, autant qualitative que quantitative. Elle constitue une occasion de discuter avec l'artiste des riches aspects de l'œuvre ainsi que de questions plus terre à terre (le prix de l'œuvre, ses conditions de transport, etc.). Pourquoi concilier le plaisir et les affaires.

LE THÉÂTRE ET SES COULISSES

Mais l'atelier n'est-il pas un peu une scène de théâtre quand il se métamorphose en lieu où le public est invité? S'agit-il d'un endroit propice à l'exercice de la créativité en particulier? Un endroit où l'on peut être témoin de l'instant créateur? Peut-être préserve-t-il les mystères d'une personnalité mythique, celle de l'artiste, et ceux d'une notion tout aussi mythique, celle de la créativité.

La visite de l'atelier par opposition à celle de la galerie ne serait-elle pas simplement une invitation à visiter des coulisses, ou à assister aux répétitions d'une pièce de théâtre ou d'un opéra, ou encore à participer en tant que « public en studio » à l'enregistrement d'une émission de télévision? Chaque fois que l'occasion se présente – par exemple, lorsque je suis en voyage dans le nord de l'Ontario – je ne manque jamais de me coiffer d'un casque de chantier pour visiter une usine de pâte à papier ou de contreplaqué. J'adore être témoin de l'action en coulisses.

Si j'affectionne autant l'analogie avec la visite des coulisses de l'opéra, c'est surtout parce que le produit fini exposé dans une galerie est une représentation, ou une « prestation », influencée par une connaissance partagée de langages, de conventions et d'histoires sans lesquels toute forme d'expression serait impossible. Et le fait d'être simultanément témoin du déploiement de ces conventions sous la forme d'une « prestation », soit dans les « ateliers modèles », soit en percevant l'art exposé dans les galeries d'un « œil » neuf,



Diane Gougeon